

Pour une anthropologie de la communication 6 : conclusions sur le terme "communication"

Odile Riondet

► **To cite this version:**

Odile Riondet. Pour une anthropologie de la communication 6 : conclusions sur le terme "communication". 2005. <sic_00001466>

HAL Id: sic_00001466

https://archivesic.ccsd.cnrs.fr/sic_00001466

Submitted on 31 May 2005

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pour une anthropologie de la communication (6) : conclusions sur le mot *Communication*

Tout objet possible [..] a ses manières à lui [..] d'accéder au regard qui le saisit
Husserl

Ce tour d'horizon n'est-il pas pire encore que le précédent, car nous avons, à cette occasion, balayé des questions encore différentes qui viennent ainsi s'ajouter à un champ déjà très large. L'anthropologie paraissait couvrir un champ immense. La communication n'est pas en reste. Il y a là un réel problème pour le chercheur qui, malgré les mises en garde de l' *Encyclopaedia universalis*, veut affronter la communication comme un ensemble.

Et pourtant, l'analyse des dictionnaires et du champ sémantique fait apparaître des axes constants: les faits fixes et unilatéraux d'expression / l'interdépendance des acteurs ; l'unité d'une expression dans un individu / l'extériorité du regard qui l'analyse ; le mouvement propre à tout passage / l'état arrêté de la description ; le particularisme de la technologie / l'universalité symbolique de toute médiation ; la logique la plus formelle / la sémiotique. Il y a donc au moins une organisation du champ par quelques grandes oppositions. Peut-on en proposer une présentation en lien avec ce qui avait été antérieurement relevé pour le concept d'anthropologie et les conclusions qui en avaient été tirées : quelle définition retenir de la communication, quelles problématiques émergent, quelles méthodes sont employées pour l'analyser, quels sont les points d'ultime difficulté ?

1. Une définition

La communication reste un mot difficile, abstrait. Comme notion émergente, elle oblige à unifier des thèmes de réflexion habituellement séparés, éparpillés jusque là dans des combinaisons différentes : la compréhension des processus, les résonances sociales des outils de communication, la frontière de l'humain avec la machine ou l'animal, la conscience, la médiation, les opérations intellectuelles de compréhension, le langage et les signes.

La communication renvoie au déroulement du fait qu'elle constitue. Elle peut désigner tous les instants d'un processus ou d'un mouvement et sous-tend la présence d'acteurs, au minimum d'un agent émetteur, d'un média ou médiateur, postule une compréhension en vis-à-vis. La communication est une opération d'attention, de détection, de sélection de signes organisés ou non. On peut alors regrouper les concepts tournant autour du mot communication en fonction des instants de ce mouvement. La communication est action.

Mais une communication n'est pas seulement une succession d'instant, elle s'unifie dans la dynamique propre de notre *être en relation*. Et, dans cette expression, les deux termes sont importants : l'être et la relation. Qui suis-je, moi qui parle ? Qu'est-ce qui fait que je parle et porte une certaine unité de parole du début à la fin du discours, du début à la fin de ma vie ? Que je porte une certaine unité d'action, action qui est mon expression comme l'est le discours. Je vis un mouvement qui me fait ouvrir au monde pour le percevoir, l'absorber, le ressentir, ce mouvement qui fait que le monde peut entrer en quelque sorte en moi, jusqu'à me marquer physiquement. La communication

est compréhension.

Et si notre saisie du monde, notre ouverture au monde, notre expression dans le monde sont compréhension, alors la relation de deux êtres humains se pose en termes d'intercompréhension, de rencontre des processus de compréhension et d'expression. Cette intercompréhension particulière est-elle fondamentalement différente d'autres ? Par exemple celle de l'homme à l'animal, celle de l'homme à la machine, de l'animal à l'animal ? La communication est relation.

S'il est alors une anthropologie de la communication, elle devrait logiquement prendre en compte la communication sous ces trois aspects : l'action, la compréhension, la relation. En ce sens, il est bien évident que les proclamations d'une nouvelle manière d'être humain naissant de la seule activité technique sont notoirement insuffisantes.

2. Des problématiques

Les lignes de tension évoquées dans le champ sémantique seront ici regroupées en trois ensembles : le paradoxe de la communication définie par l'observation extérieure d'un processus, la réflexion sur ce que l'on peut appeler une compréhension dans la relation aux autres ou au monde, et la recherche des frontières de la communication humaine. Ce choix peut sembler arbitraire ou partiel par rapport à tout ce qui pourrait être développé. C'est vrai. Mais ce regroupement répond à une préoccupation épistémologique. A travers ces trois thèmes, en effet, la communication réfléchit tant sur ses objets que sur la manière dont elle les observe. Sur le balancement entre objectivité et interprétation, sur la compréhension particulière de la discipline, sur les limites de son observation.

2.1. Intériorité et extériorité

Les phénomènes de communication sont tendus entre l'extériorité de leur processus et l'intériorité de leur dynamisme : on peut décrire le mouvement d'une communication comme on décrit un système, mais on ne peut faire l'impasse sur les intentions qui l'animent. Et l'intention est présente dans tout fait de communication : un passage entre deux rochers ne sera pas dénommé par les rochers eux-mêmes *voie de communication*, mais par l'humain qui cherche à passer d'un lieu à l'autre. La communication est ainsi inévitablement du côté des sciences humaines. Il serait sans doute intéressant pourtant d'examiner de plus près cette affirmation : « La communication est du côté des sciences humaines » dans toutes ses variations. Car cela n'implique pas une unité de perception des questions de communication. On retrouverait chez les chercheurs concernés de grandes différences dans la manière d'exprimer l'extériorité et l'intériorité des faits de communication. Le poids donné aux déterminismes sociaux ou techniques, insiste sur l'extériorité. L'analyse d'une expressivité ou des composantes d'une réception sont plutôt du côté de l'intériorité.

C'est un choix de regard. Dans la communication, les différentes composantes d'une interaction peuvent être considérées comme des extériorités côte à côte, dont on explique les mécanismes ; ou des intériorités caractérisées, et il faut bien alors s'interroger sur les actes intérieurs qui déclenchent des interactions, sur les caractéristiques de

l'intersubjectivité qui ouvre à une action commune sur le monde. Quel est mon poids intérieur comme être vivant, par rapport au poids d'une extériorité qui m'entraîne ? Selon la manière dont on répond à cette question, on peut adopter des attitudes radicalement différentes dans la relation à l'autre, dans la construction d'une réflexion éthique ou de la certitude scientifique. C'est non seulement le choix d'un regard, mais en plus une attitude générale. Tout auteur a, de fait, des certitudes implicites sur ce que signifie « être humain ».

Un second aspect du jeu entre intériorité et extériorité est portée par la vision selon laquelle un transport extérieur est un facteur de modification intérieure. Dans ce domaine, le plus caractéristique est sans doute les analyses qui situent les techniques de communication dans la cohérence de celles des transports et celles concernant les nouveaux médias. Dans le domaine des transports, la possibilité de partir peut être rendue analogue à celle de changer (mais n'y a-t-il pas aussi des errances d'un soi-même désespérément identique dans des lieux différents ?). Pour les médias électroniques, les possibilités accrues de dialogue ouvriraient au partage de l'intelligence. Mais tout autant au partage de l'intolérance. La prolifération d'outils régulièrement renouvelés ou de moyens de transports toujours plus présents ou plus rapides fait rêver que les modifications intérieures pourraient aller au rythme des transformations extérieures. Que la présence physique dans un pays, si brève soit-elle, équivaut à la découverte de ce qu'il est. Que l'échange de mails manifeste une véritable complicité intellectuelle ou affective. N'est-ce pas un rêve, rendu désirable par la lenteur de toute modification réelle intérieure, par la persistance de l'altérité ? N'est-ce pas désigner en creux une difficulté personnelle, un désir de s'épargner le risque de la déception face à une relation quotidienne qui pourrait s'avérer être en deçà de nos espérances ? N'est-ce pas une des formes de l'impatience, qui refuse la progressivité et parfois les retours en arrière du travail du réel ? Hegel disait déjà : « *L'impatience prétend à l'impossible, c'est-à-dire à l'obtention du but sans les moyens. D'un côté, il faut supporter la longueur du chemin, où chaque moment est nécessaire, de l'autre, il faut s'arrêter à chaque moment et se jouer en lui!* » La communication tente d'explicitier ce que signifie le temps d'une relation humaine.

En troisième lieu, nous avons noté que toute une branche de la communication ne définit pas l'individu par sa subjectivité agissante, mais par son extériorité observable. On peut reconnaître là l'indispensable souci d'objectivité de toute science. Mais que peut-on dire à partir de l'observation ? Quand passe-t-on à l'interprétation, et sur quelles positions reposent les propositions interprétatives ? Nous sommes ici dans un débat courant en sciences humaines, entre une vision qui propose comme modèle celui des sciences de la nature et réduit les effets interprétatifs ; et celle qui soutient que les sciences humaines sont des sciences historiques, que l'on vide de leur contenu en voulant les réduire à des statistiques ou des expérimentations, que l'indispensable réduction de l'esprit scientifique n'a de sens que confronté ensuite à des concepts et des modes interprétatifs qui donnent un sens à l'analyse des faits. Les approches de la communication sont partie prenante de ce débat sur la notion même de « science humaine ».

En cherchant parfois à évacuer le moi, les approches de la communication la reposent et la creusent. Le moi percevant et créateur du sens de ce qu'il perçoit ; le moi se réalisant dans sa relation à l'autre ; moi enfin qui est impulsion intérieure et non simple réaction à ce qui provoque. Cette question de l'intériorité et de l'extériorité se dévoile à la

¹ F. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, Aubier, 1941, P. 27.

fois comme thème de recherche et comme proposition épistémologique. Car dire ce que l'on peut objectivement décrire est la construction des conditions d'une science de l'homme.

1.2. Le processus de compréhension et d'intercompréhension

Qu'est-ce qu'une compréhension si tout ce qui constitue et justifie la communication entre les individus est une *boîte noire* ? Mais d'un autre côté, la notion même de communication n'impose-t-elle pas de renoncer à la compréhension des contenus, puisqu'elle est passage et non ce qui passe, processus et non sens ? On se souvient de cette déclaration mémorable et contestée de Palo Alto : « *L'impossibilité où nous sommes de voir l'esprit "en action" a conduit récemment à adopter le concept de "boîte noire". [..] Il n'est pas besoin en effet d'avoir recours à des hypothèses intra-psychiques, en fin de compte invérifiables, et on peut se borner à observer les relations entre les entrées ("input") et les sorties ("output") d'information, autrement dit à la communication.²* » La communication est prise ici au sens strict de passage: le mouvement seul, pur, sans justification. Mais la communication a-t-elle un sens si on ne peut rien dire de ce qui provoque le mouvement, si on renonce à décrire sa naissance, à dire pourquoi il émerge ici et non ailleurs. Bref, peut-on interpréter un acte de communication en renonçant à ce qui le précède, à l'analyse du *pourquoi* de son surgissement, en restant à sa description, à son *comment* ? Pour être objectif, jusqu'où faut-il renoncer à l'interprétation ?

En réalité, c'est peut-être moins le concept de communication qui impose cette radicalité qu'un choix épistémologique, une définition de la science et particulièrement des sciences humaines. Dans une certaine perspective, comprendre scientifiquement un autre individu, c'est le comprendre à partir de méthodes expérimentales qui, seules, peuvent recevoir le nom de *scientifiques*. Les méthodes scientifiques sont l'observation, l'expérimentation et le langage formel. Or, de ce point de vue, les recherches sur la communication et la métacommunication sont dites *doublement infirmes par rapport aux sciences de la nature*, puisqu'elles n'ont rien de comparable au système formel du calcul et qu'elles sont limitées au langage naturel³.

La position positiviste n'est cependant tenue que relativement et non dans ses conséquences les plus radicales. On pourrait en effet s'intéresser aux différentes propositions sur l'intercompréhension et les classer en fonction des types d'affirmation. Par exemple, même en restant chez les auteurs de Palo Alto, la proposition selon laquelle des interactions observées sont symétriques ou complémentaires n'est pas du même niveau que la proposition selon laquelle « *l'aptitude à métacommuniquer [..] a des liens très étroits avec le vaste problème de la conscience de soi et d'autrui⁴* ». En renonçant à ouvrir la boîte noire, ne se ferme-t-on pas la possibilité même de passer d'une affirmation à l'autre ? D'ailleurs, avec les notions de *paradoxe* et de *cohérence* de la communication et de la métacommunication, qui renvoient de manière évidente à une interprétation, l'école de Palo Alto n'ouvre-t-elle pas sans l'avouer la boîte noire ? Ainsi, même dans la volonté la plus fortement affichée de ne décrire la compréhension et l'interrelation que par les comportements qui la manifestent, il y a définition de ce qu'est une compréhension

² *Une logique de la communication* Seuil, 1972, p. 39

³ *Idem*, p. 36

⁴ *Idem*, p. 51

interprétative. Les concepts de *paradoxe*, *métacommunication* ou de *cohérence*, pour ne citer que ceux-là, seraient impossibles à nommer s'il n'y avait pas eu une interprétation.

On pourrait construire sans doute un continuum de ces descriptions les plus volontairement distancées de la compréhension d'autrui à celles qui, au contraire, se donnent pour objectif d'analyser tous les rouages internes de l'interrelation. Pour aller vite, on citera seulement ici l'influence d'Habermas, le souci de décrire les modalités d'une relation jusque dans ses composantes intérieures : comment un humain comprend-il un autre humain, comment se constitue un univers intersubjectif dans le cas particulier de la construction de convictions ? Les applications vont bien au-delà de la construction de convictions politiques : on en trouve aussi, par exemple, dans le domaine de la construction des cultures d'entreprise. Et en prenant pour cadre ces deux pôles – celui de l'interrelation considérée dans son fonctionnement externe ou interne – on pourrait sans doute faire une intéressante répartition des auteurs actuels. Et l'on pourrait, là encore, procéder par effet miroir : par exemple, comment se construit, dans notre discipline, l'intercompréhension autour d'un concept, un consensus autour de thématiques ou d'auteurs ?

1.3. Les frontières de l'humain

Les frontières de l'humain ont fasciné de manière récurrente sous les deux aspects que nous retrouvons ici : la place de l'homme dans le cosmos et la chaîne de la vie, et la relation de l'humain aux artefacts (machines et outils) qu'il produit. De tous temps, l'homme a été dénommé animal : animal raisonnable, animal sociable, animal parlant, animal qui enterre se morts, animal ouvert à l'expérience et même au rire. Les analogies et les continuités posées par l'éthologie, passant de l'éthologie animale à l'éthologie humaine, sont un des aspects de cette constante. Mais la réflexion sur la place de l'homme dans l'univers va rarement sans passion. L'humain restitué à la ligne animale est, certes, remis à sa place, mais l'affirmation maintenant évidente de l'organisation biologique de tout fait humain coïncide parfois avec des combats d'une nature moins scientifique. Toute une frange de chercheurs proches de l'intelligence artificielle tente d'exclure toute terminologie pouvant impliquer une réalité psychique inconsciente, ou certains phénomènes dénommés jusque là *intention*, *esprit*, *conscience*, estimés philosophiquement trop marqués. Il s'agit de récuser toute forme de spiritualisme, parfois, selon le joli mot d'un groupe d'auteurs, d'avoir *la peau de l'âme*⁵. Et cette visée déborde parfois assez largement l'observable, au point qu'un auteur comme Searle, que nul ne peut accuser de spiritualisme débridé, finit par estimer peu scientifique de déprécier systématiquement « *les phénomènes mentaux ordinaires que sont les croyances, les désirs, les intentions, et de semer le doute sur l'existence de caractéristiques générales du mental telles que la conscience et la subjectivité* »⁶. N'y a-t-il pas une manière dépassionnée de réfléchir la place de l'humain dans la lignée animale, vu sous l'angle de la communication ? Nous pouvons, certes, recourir à la variété des propositions d'articulation entre communication et cognition ou citer ici à titre d'exemple la tentative intéressante de Claude Meyer pour décrire la communication humaine dans une anthropologie historique⁷.

⁵ M. Simon (dir.), *La peau de l'âme*, Cerf, 1994

⁶ J. Searle, *La redécouverte de l'esprit*, Gallimard, 1995

⁷ C. Meyer, *Aux origines de la communication humaine*, L'Harmattan, 2001

Les frontières de l'humain et de la machine posent d'autres questions. Les analyses de la communication rejoignent deux grandes traditions de confrontation entre l'humain et la machine. En premier lieu, un questionnement sur l'individu humain et l'objet machine. La machine n'a pas ce qui nous est le plus caractéristique : un corps qui bouge, sent, expérimente, mémorise, est en relation, met en mot son expérience vivante au monde. Mais elle peut être mue, a des capteurs d'odeurs, des détecteurs de contacts, une mémoire électronique, et elle émet des phrases et des sons. Ainsi, la machine interroge les capacités de l'humain: qu'est-ce que penser ? cogiter est-il computer ? Qu'est-ce que parler : combiner des structures grammaticales et des mots disponibles dans un code donné ou tenter d'exprimer ce qui est inaccessible au regard d'autrui ? Et en second lieu, la discipline propose un questionnement sur l'organisation sociale comme machine. L'intégration des technologies de l'information dans les organisations est un cas de figure intéressant. Le travail est profondément bouleversé dans son organisation par les outils de communication disponibles et le détail de ces transformations constitue la description minutieuse, entrant dans le détail de chaque cas, d'une société de *l'information* que le chercheur oblige à se révéler comme réalité technique et économique.

3. Les frontières de la communication

Les approches de l'humain proposées par les analyses de la communication ne sont pas sans conséquences sur le regard posé par l'homme sur lui-même. Ses forces et ses faiblesses apparaissent en quelque sorte déplacées par rapport aux représentations plus traditionnelles. Ses caractéristiques fondamentales, qui avaient été présentées dans le chapitre sur la notion d'anthropologie, sont-elles ici équitablement prises en compte ? On a retenu ici deux points : la relation au langage et la relation à la société.

3.1. Des frontières thématiques

Les approches de la communication abordent le langage par divers biais : l'intelligence artificielle et l'interprétation du langage naturel, la correspondance entre structure du discours et structure du comportement, l'expression et l'argumentation, l'acte de langage et l'intention dans la construction d'affirmations collectives. Suivant les cas, certaines écoles linguistiques seront plus utilisées que d'autres. La linguistique formelle, avec ses analyses grammaticales, est apparue longtemps la plus efficace pour le traitement automatique du langage, soucieux de faire produire aux machines des phrases correctes. D'éventuelles analogies entre une *grammaire du langage* et une *grammaire du comportement* sont évoquées en éthologie humaine : tout comme un langage est un ensemble de signes organisés selon des règles qui permettent de comprendre une parole, de la même manière, on apprend peut-être des comportements comme on apprend à parler. Et peut-être y a-t-il une structuration profonde analogue de l'un et de l'autre. Les réflexions sur le langage comme vecteur d'une relation ont été privilégiées dans les analyses de dialogue. Car un langage, c'est aussi une manière pour deux interlocuteurs de construire une relation : dans les tours de parole accordés, dans les prépondérances et les renoncements à s'exprimer qui s'y jouent. C'est la pragmatique qui sera invoquée lorsqu'il s'agira de travailler sur l'intercompréhension dans une discussion, les manières de

confronter des représentations, de les ajuster, de mettre en commun des mondes vécus.

Le langage dans lequel nous nous exprimons nous est antérieur, il nous est donné. Il est le cadre dans lequel nous sommes tenus de penser, avec son histoire, ses concepts, l'intelligence que nous en avons, l'initiative qu'il nous ouvre, les possibilités qu'il nous ferme sans que nous en ayons conscience. Ce rapport au langage comme ouverture, médiation, comme occasion de relation, comme ce qui n'est ni à moi ni à l'autre, fait de lui un vecteur de socialisation. La communication, de manière constante, traite la question de la socialisation : celle qui naît de l'interrelation dès la prime enfance, celle qui se construit dans le débat, celle que constitue le cadre médiatique de nos expressions. Toute parole paraît structurée par son support. Le média technique transforme nos discours, selon M. Mac Luhan et sa postérité. Un texte gravé sur la pierre est rarement bavard ; une parole radiophonique peut l'être ; bien des messages électroniques sont incontinents. Là encore, l'analyse va se trouver tendue entre les analyses qui insisteront sur le déterminisme du média et celles qui verront surtout comment les intentions des locuteurs jouent des contraintes.

3.2. Des frontières épistémologiques

Ainsi, quel que soit le thème traité, l'analyse peut se faire interprétative ou formelle. Sur le plan méthodologique, comme dans les autres disciplines des sciences humaines, la tension entre les observations formelles et les modes interprétatifs organise des écoles. Les partisans d'approches plus positivistes y côtoient les tenants des sciences humaines en tant que sciences de l'interprétation, sciences historiques, et s'y confrontent. De notre côté, si nous nous préoccupons d'une *anthropologie de la communication*, des modes humains de communication, les deux tendances ont leurs apports. La seconde, nous l'avons vu, a l'avantage d'aborder la question de l'intériorité, de la subjectivité, que le versant positiviste renonce à traiter explicitement. La nécessité d'une réflexion sur la subjectivité naît des positions formalistes elles-mêmes. Car lorsque les tenants du formalisme justifient leur position de la *boîte noire* par l'argument de la difficulté à connaître ce qu'un autre vit, que font-ils ? Ils expriment au lecteur leur expérience subjective de la solitude fondamentale de l'être humain (j'expérimente personnellement la difficulté à connaître autrui, et cette difficulté est parfois pour moi souffrance), ils explicitent la difficulté de la relation à l'autre comme Autre. Et ils demandent à ce même lecteur de retourner en soi-même pour vérifier que cette expérience subjective qu'ils expriment est bien aussi la leur, une expérience partagée (n'éprouve-t-il pas lui aussi cette difficulté, et n'en souffre-t-il pas aussi à l'occasion ?) Et cette question ne peut être posée que parce qu'il y a capacité à vivre quelque chose intérieurement et à en pâtir, à partager ce sentiment intérieur et à en être réconforté. Faut-il appeler ce fait intériorité ? introspection ? connexions neurologiques ? circulation électrique ? On peut en discuter, tenter de trouver le terme le plus précis, mais le fait existe, et c'est bien de lui que l'on parle.

Les sciences de la communication, comme toutes les autres, se débattent entre l'objectivation, la description qui ne peut être qu'un état arrêté, et le désir de prendre en compte plusieurs étapes, de décrire l'interaction entre le fait et son contexte. Le désir systémique d'appréhender le mouvement même, d'aller plus loin que les faits ponctuels, d'atteindre les interactions, le système de relation, les impacts respectifs. Mais est-il

raisonnablement possible de décrire un processus, ou ne fait-on que donner la description d'une suite d'états arrêtés : schémas, descriptions d'équilibre des systèmes, chiffre et symboles mathématiques, commentaires de situations, narrations. A travers cette expression, n'est-ce pas encore une situation fixe qui est donnée ? Car le mouvement décrit est, dans l'écriture même, un état arrêt et la description du système est que celle d'un état de fonctionnement stabilisé. Mais l'effort formel envers ce qui semble devoir échapper à toute formalisation est l'effort épistémologique lui-même.

Enfin, toute science doit, à un moment où à un autre, se donner des critères, même provisoires, de la vérité de ce qu'elle avance. Les analyses de la communication sont souvent liées à des techniques : les technologies de transmission d'information, les techniques de soin en psychiatrie, les techniques intellectuelles de la conviction, et soumises à la nécessité de prouver leur efficacité concrète. Certains auteurs relèvent d'une tradition fortement pragmatique, dans laquelle la vérité est l'efficacité. Et en effet, qu'est-ce qu'une vérité qui n'a pas d'impact sur le réel ? Une vérité intemporelle, désincarnée peut-elle nous atteindre et a-t-elle même un sens ?

Mais, en même temps, si l'on observe le champ d'action de la communication, qui appartient en bonne partie aux sciences humaines, la preuve par le fait n'est pas toujours indiscutable. Par exemple, quand suis-je certain qu'un mode de communication améliore une situation familiale ou d'entreprise ? Un auteur comme Habermas est ici encore intéressant, parce qu'il se tient à la fois éloigné de la vérité intemporelle et de l'utilitarisme. Une action, pour lui, ne se justifie pas seulement au nom de son efficacité. Elle se construit parce qu'elle coïncide à une certaine idée de l'homme et de la société des hommes. Si une action répond à une juste idée de l'homme, elle sera plus efficace à long terme sur le monde social. Parvenir à la vérité, en matière de communication, c'est faire advenir une certaine idée de l'humanité. Dans cette perspective, il existe bien une exigence d'efficacité, mais elle n'est pas le signe ultime de la vérité. Ou plus exactement, l'efficacité peut n'être pas immédiate, voire être mise en échec avant de se révéler.

La tension épistémologique reflète la tension interne aux objets de la communication. On ne peut analyser le message en faisant l'impasse totale sur l'intention ; le support en oubliant la pensée ; les réponses sans la réception. La part humaine de ce qui ne se voit pas, de ce qui ne tient pas dans la main, est sans doute le point apodictique des analyses de la communication: elle est le point de partage des positions et des théories. L'humanité de l'humain, même refusé comme transcendance et nié comme esprit, organise pourtant les perspectives les plus technicistes. C'est un pôle d'organisation, un pôle curieusement idéal et nié en même temps. Mais la structure existe-t-elle sans le contenu, le processus sans l'objectif, l'humain sans la violence, le savoir sans silence ? A tout moment le savoir partagé bute sur ce que l'on préfère taire, sur ce que l'on a du mal à exprimer par des mots. La communication est toujours une communication malgré la violence, malgré le silence, et parfois dans le silence, dans la violence. La violence n'est pas seulement un non-être (le fait de n'être pas en communication) et le silence un non-dire (le fait de ne pas s'exprimer). Si l'on regarde les définitions de la communication à la lumière de celles de l'anthropologie, on se dit que les analyses de la communication se préoccupent peu de la violence et du silence, les répriment parfois. Elles sont pourtant internes à leur objet, comme ses bornes. On pourrait s'interroger sur les brèves et partielles utilisations de Wittgenstein par des sciences qui gagneraient sans doute à l'interroger de manière plus systématique.

